

EXTRAIT

C'était la première fois que Zachary rencontrait ce genre de marins. Il avait pensé que les lascars étaient une tribu ou une nation, comme les Cherokees ou les Sioux : il découvrit alors qu'ils venaient d'endroits fort éloignés les uns des autres et n'avaient rien en commun, à part l'océan Indien. Il y avait parmi eux des Chinois et des Africains de l'Est, des Arabes et des Malais, des Bengalis et des Goanais, des Tamils et des Arakanais. Ils arrivaient par dix ou quinze, chaque groupe avec un chef qui s'exprimait en leur nom. Diviser ces groupes tenait de l'impossible : on prenait les équipages en bloc ou pas du tout et, même s'ils coûtaient moins cher, ils avaient des idées bien arrêtées sur la quantité de travail qu'ils feraient et la manière dont ils la partageraient – ce qui obligeait à engager trois ou quatre hommes pour des tâches qu'aurait pu accomplir à lui seul un bon marin. Le capitaine affirmait qu'il s'agissait là du ramassis de négros les plus flemmards qu'il ait jamais vus, mais Zachary les trouvait surtout ridicules. Côté vêtements d'abord : ces types avaient les pieds aussi nus qu'au jour de leur naissance, et beaucoup semblaient ne posséder rien d'autre qu'un morceau de batiste à enrouler autour de leur nombril. Certains se baladaient en culotte à taille coulissante, d'autres en sarong flottant comme un jupon autour de leurs jambes maigrichonnes, ce qui donnait parfois au pont des allures de salon de bordel. Comment un homme pouvait-il grimper pieds nus sur un mât, emmailloté dans un bout de tissu comme un nouveau-né ? Ils avaient beau être aussi agiles que n'importe quel marin de sa connaissance – cela déconcertait Zachary de les voir là-haut dans le gréement, pendus comme des singes aux enfléchures, leurs sarongs soulevés par le vent, ce qui vous obligeait à détourner les yeux de crainte de voir ce que vous risquiez de voir en les levant.

Après avoir changé plusieurs fois d'idée, le commandant décida d'engager une compagnie de lascars menée par un certain Serang Ali. Un personnage de formidable apparence, un visage à rendre jaloux Gengis Khan, fin, long, étroit, avec des yeux noirs au regard vif au-dessus de pommettes très pointues. Deux mèches d'une moustache duveteuse lui tombaient jusqu'au menton, encadrant une bouche perpétuellement en mouvement, les commissures tachées d'un rouge vif étincelant : comme s'il se léchait constamment les lèvres après avoir bu aux veines ouvertes d'une jument, tel un Tatar des steppes assoiffé de sang. La découverte que la substance en question était d'origine végétale ne rassura guère Zachary : un jour où le serang crachait un jet de jus rouge sang par-dessus la rambarde, Zachary remarqua que l'eau s'agitait sous l'effet des ailes d'un requin. À quel point ce prétendu bétel était-il inoffensif si un requin pouvait le prendre pour du sang ? [...]

À l'aube du troisième jour, Zachary fut accueilli sur le pont par un joyeux :

« Tchin-tchin, lutnan Zich'ry. Vous prendre chow chow ? Quel sale truc vous trouver dedans ? »

Quoique décontenancé tout d'abord, Zachary, avec une aisance inhabituelle, se mit très vite à converser avec le serang, à croire que le parler étrangement contourné du lascar avait délié sa propre langue.

« Serang Ali, d'où viens-tu ? s'enquit-il.

— Serang Ali lui appartient Rohinga, côté Arakan.

— Et où as-tu appris cette manière de parler ?

— Serang Ali lui appris côté Chine. Sur bateau afeem. Côté Chine, gentleman yankee lui parler tout le temps cette façon, lutnan Zich'ry.

— Je ne suis pas lieutenant, corrigea Zachary. J'ai embarqué comme charpentier du bord.

— Ça fait rien, répliqua le serang sur un ton indulgent, paternel. Ça fait rien : tout ça pareil.

Lutnan Zich'ry bientôt-bientôt lui devenir gentleman garanti. Alors dites : vous attraper femme déjà ?

— Non ! s'exclama Zachary en riant. Et toi, alors ? Serang Ali attraper femme ?

— Serang Ali femme, elle mourir. Elle partir tête première. Tant pis bientôt Serang Ali lui attraper autre femme... »

Une semaine plus tard, Serang Ali accosta de nouveau Zachary :

« Lut'nant Zich'ry ! Pauvre Captine lui faire caca partout. Lui très malade beaucoup ! Besoin un doctor. Lui pas manger tiffin. Tout seulement faire caca, pipi. Plein puer cabine Captine. »

Zachary se précipita dans la cabine du gaillard d'arrière, où le capitaine lui affirma qu'il allait bien : juste un peu de diarrhée des familles, pas la chiasse, car il n'y avait aucun signe de sang, pas de gouttes dans la moutarde.

« Je sais comment me soigner, c'est pas la première fois que j'ai un accès de courante et de mal au ventre. »

Mais le capitaine fut bientôt trop faible pour quitter sa cabine, et Zachary fut chargé de la tenue du journal de bord et des cartes marines.